



HAL
open science

Compte rendu de "Raewyn Connell, Masculinités.
Enjeux sociaux de l'hégémonie, Amsterdam éditions,
2022"

Victor Vey

► To cite this version:

Victor Vey. Compte rendu de "Raewyn Connell, Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie, Amsterdam éditions, 2022". Lectures, 2022, 10.4000/lectures.56513 . hal-04707616

HAL Id: hal-04707616

<https://hal.science/hal-04707616v1>

Submitted on 29 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*

Victor Vey

Doctorant en sociologie à l'Université Paris 8 (LEGS) et chargé de cours à l'École normale supérieure de Lyon.

fr

25/05/2022

Cette nouvelle édition de la traduction de quelques textes-clés de la sociologue australienne Raewyn Connell envoie un signal positif et suggère une vitalité certaine du sous-champ des études sur les hommes et les masculinités en France. De même que le livre original *Masculinities*, paru en 1995¹, occupe une place centrale dans le champ anglo-saxon, la récente émergence des travaux sur les masculinités en France est largement dépendante de la parution, en 2014, de la première édition du présent ouvrage. On y trouve en effet le développement de la notion, devenue incontournable tant dans la recherche anglophone que francophone, de « masculinité hégémonique » et de tout un cadre d'analyse des rapports de genre. Une traduction importante donc, et une réédition qui l'est tout autant.

Cela étant dit, de nombreuses différences existent entre le livre original et l'ouvrage coordonné par Arthur Vuattoux et Meoïn Hagège. Ce dernier est un objet composite et c'est en quelque sorte par simplification que l'on s'y réfère comme la traduction de *Masculinities*. Seuls quatre des dix chapitres du livre de 1995 ont été traduits et constituent les première et deuxième parties de cette édition. La troisième partie regroupe des traductions d'articles (co-)écrits par ailleurs par Connell et qui portent sur le genre et la santé. Enfin, en plus d'une introduction rédigée par les coordinateur·ices et d'une postface signée par Éric Fassin, l'édition française se distingue du livre original par des extraits d'un entretien réalisé par Vuattoux et Hagège avec l'autrice qui introduisent chacune des parties du livre. La seule différence entre la première édition de 2014, coordonné par le même binôme, et celle-ci est l'ajout de la traduction d'un article récent de Connell sur « La santé trans à une échelle

¹ Connell Raewyn, *Masculinities*, Cambridge, Polity Press, 1995.

mondiale ». Si l'édition de 2014 a déjà fait l'objet d'une recension pour *Lectures*², l'accent avait été largement mis sur la première partie de l'ouvrage, la plus théorique. De fait, la réception des écrits de Connell en France s'est longtemps concentrée sur son travail théorique et sur le cadre qu'elle a construit autour de la notion de masculinité hégémonique, tâchant d'explicitier le sens de ses concepts et d'en faire des outils d'analyse. C'est pourtant faire l'impasse sur la place que le travail de terrain et l'intervention sociologique ont eu dans sa carrière et dans *Masculinities*, qui est moins un livre de pure théorie qu'un compte-rendu d'enquêtes dans lequel elle revendique « une subordination de la théorie à ses usages et conséquences pratiques » (p. 17). Cette réédition de *Masculinités : les enjeux sociaux de l'hégémonie* peut donc être l'occasion de revenir sur une dimension du travail de Connell qui a été relativement négligée jusqu'à présent et donc de s'attarder un peu plus sur les deuxième et troisième parties du livre.

On peut toutefois rappeler rapidement le contenu de la partie théorique de l'ouvrage, dans laquelle sont traduits deux des trois chapitres de la première partie de *Masculinities*. Dans « Le corps des hommes », Connell invite à tenir compte certes de la construction sociale du corps mais aussi de sa matérialité. Les corps sont, pour elle, non seulement « objets » mais aussi « agents de la pratique » : les processus sociaux ne peuvent pas modeler les corps à loisir ; ces derniers leur opposent parfois des résistances et donc peuvent les orienter et ont, en ce sens, une « capacité d'agir sociale » (*agency*, p. 58). Le second chapitre, « L'organisation sociale de la masculinité », contient quant à lui une « formulation aboutie » (p. 27) de sa théorie des masculinités. Elle y propose une définition largement reprise de la masculinité comme à la fois « un lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu, et les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture » (p. 72). Elle y développe ensuite sa célèbre typologie des masculinités, entre hégémonie, subordination, marginalisation et complicité.

Dans la deuxième partie, on trouve la traduction de deux des quatre études de cas que regroupe la partie centrale de l'édition originale. Bien que l'ordre de présentation puisse le

² Compte rendu de Delphine Moraldo pour *Lectures* : <https://journals.openedition.org/lectures/13753>.

laisser penser, ces études de cas ne sont pas des exemples qui viendraient illustrer *a posteriori* le cadre théorique et analytique. Au contraire, travail théorique et empirique ont été menés conjointement, et Connell déclare ainsi en entretien : « [le travail d'analyse] a pris des années, en partie parce que je développais le cadre au fur et à mesure » (p. 102). Ces études empiriques s'appuient sur des entretiens biographiques menés dans le premier cas avec huit jeunes hommes issus des classes populaires, et dans le second avec huit hommes liés à la communauté gay de Sidney. L'intérêt de ces cas réside dans le fait qu'ils ne correspondent certes pas à la masculinité hégémonique, mais sont aux prises avec elle.

La première étude, « Vivre vite et mourir jeune », décrit et explique « des trajectoires qui divergent à partir de points de départ assez similaires » (p. 138), à savoir une « privation de classe » (p. 139) qui correspond à la précarité économique, à l'échec scolaire, et à l'expérience de la violence de l'État. La plupart des hommes enquêtés s'engagent alors dans un projet de genre que Connell qualifie de « masculinité de protestation » (p. 131) et qui renvoie à une « mise en scène spectaculaire de la masculinité, qui embrasse la marginalité et le stigmate pour les valoriser » (p. 141). Celle-ci comprend abus d'alcool et de drogues, violence physique, délinquance, et club de motards. Il s'agit donc d'un projet « qui se développe dans un contexte de marginalisation de classe, où la revendication du pouvoir, constitutive de la masculinité hégémonique, est ici constamment remise en cause par la vulnérabilité économique et culturelle » (p. 141). Mais tous n'ont pas suivi cette trajectoire : deux d'entre eux ont progressivement pris leur distance avec cette masculinité de protestation et les coûts qu'elle implique ; deux autres ont eux aussi « dévié de cette trajectoire, mais de manière plus marquée, avec une volonté de contester la masculinité hégémonique et de sortir du rang », l'un en essayant de construire une masculinité anti sexiste et l'autre, après avoir expérimenté des relations sexuelles avec des hommes puis le travestissement, en tentant de « vivre en tant que femme » (p. 137).

La seconde étude de cas, « Un gay très hétéro », porte sur les tensions de la masculinité gaie. Connell commence par y remettre en cause l'idée commune que l'homosexualité s'explique par une « non-conformité de genre dans l'enfance » (p. 151). Au contraire, les huit enquêtés ont tous grandi dans des foyers « conventionnels » et ont commencé par une période « d'engagement » dans la masculinité hégémonique, avant de rompre avec l'« hétérosexualité obligatoire » qui en est l'un des piliers. Connell s'intéresse ensuite aux rapports que les

enquêtés entretiennent avec la masculinité hégémonique et montre que « négocier sa relation à l'hétérosexualité revient [...] à établir une distance culturelle et souvent physique » (p. 167) avec elle. L'expérience ou la menace de la violence homophobe implique en effet la « dissimulation » ou le « repli sur le réseau gay » (p. 166). D'un point de vue symbolique, les enquêtés témoignent à la fois d'un mépris pour les hommes hétéros qui peuvent « être vus comme pathétiques, porteurs d'idées dépassées et ayant un mode de vie ennuyeux », indice d'une contestation de la masculinité hégémonique, et parfois d'un « dégoût pour les “folles” », signe que « l'un des effets de l'hégémonie est de façonner les perceptions de l'homosexualité » (p. 167). On voit là les limites de la subversion de la masculinité hégémonique : la masculinité gaie, construite de haute lutte dans les années 1970-1980, en constitue une alternative stable (et donc viable pour beaucoup d'hommes) mais ne la fait pas « exploser » (p. 176). Il ne s'agit ainsi donc pas d'un « groupe de révolutionnaires », ni d'une « forme de conservatisme » : « la position du “gay très hétéro” est [plutôt] une position contradictoire au sein de la politique de genre » (p. 177).

Enfin, la troisième partie de l'ouvrage regroupe des traductions d'articles qui traitent du genre et de la santé, un thème qui s'est imposé dans la carrière de la sociologue parce que « la question de l'incarnation a toujours été importante dans [s]a réflexion sur les masculinités » (p. 180), mais aussi parce qu'il s'agit d'un objet privilégié pour « produire une science sociale directement utile aux personnes et aux groupes sociaux concernés par la recherche » (p. 20). Par exemple, dans « La sexualité dans la crise du VIH/sida » co-écrit avec Susan Kippax, Connell propose des orientations en matière de sensibilisation et de prévention à la transmission du virus sur la base des résultats d'une enquête statistique sur les pratiques sexuelles d'hommes gays et bisexuels australiens. Elle défend ainsi que seule une approche relationnelle et incarnée de ces pratiques permet de les comprendre de manière adéquate et donc de les orienter. De même, dans « La santé trans à l'échelle mondiale », Connell propose d'« inverser les priorités habituelles » (p. 312) et de décentrer ou, mieux, de décolonialiser les savoirs pour mieux répondre aux enjeux de santé des personnes trans. Elle commence par souligner que la majorité des personnes trans ne résident pas dans les pays favorisés d'Europe et d'Amérique du Nord mais au contraire dans ce qu'elle appelle le « monde majoritaire » (p. 312) (l'Amérique centrale et du Sud, l'Afrique et l'Asie). Pourtant, les acteurs qui œuvrent pour la santé de cette population à l'échelle mondiale s'appuient sur des recherches conduites

par, pour et sur des personnes de pays favorisés. Ces acteurs réfléchissent principalement en termes de « relations entre le médecin et le patient » alors que ce cadre est « tout simplement inopérant » pour les personnes trans du « monde majoritaire » qui font face avant tout à d'autres problèmes : « pauvreté, sans-abrisme, logement, chômage, violence policière ou paramilitaire, conditions dans le commerce du sexe, populisme anti-trans ou bigoterie religieuse » (p. 321).

Pour conclure, cette réédition de l'ouvrage coordonné par Arthur Vuattoux et Meoïn Hagège est une bonne nouvelle. Elle indique que les travaux de Connell et sa notion de masculinité hégémonique continuent à susciter de l'intérêt. On ne peut que souhaiter que se poursuive ce travail de traduction, afin que son travail, dans sa diversité, soit mieux connu et impulse de nouvelles réflexions sur le genre.